

Compulsion de répétition

« Ce fut... un triomphe du travail psychanalytique que de parvenir à démontrer combien significantes sont toutes ces actions compulsives, même les plus futiles et les plus insignifiantes d'entre elles, comment elles reflètent les conflits de la vie ».

Sigmund Freud, *L'intérêt de la psychanalyse*, .1913, Ed. Retz 1980

« On ne se baigne jamais deux fois dans le même fleuve ».

Héraclite

Prenons-la d'abord à sa racine ; comme un besoin et non un choix (ce serait alors une complaisance plus ou moins douteuse) qui s'impose au sujet de (se) répéter pour s'apaiser, se rassembler et rééquilibrer, et *in fine* se ressembler et d'alors enfin se rencontrer là où il se sentirait profondément et réellement vraiment lui-même. Sans ça... Sans cela... il se perdrait de vue, tant il lui faudrait être d'abord et avant tout « *dedans* » avant que de penser en et s'en sortir.

Dedans, certes... mais dedans quoi ? Au dedans de la matrice et du système de soi ? Mystère ? au-dedans de soi, en contact avec son moi profond ? En tout cas en dehors du vide intérieur qui l'opresse !

Pour ne pas oublier que l'agacement, même dans la compassionnelle souffrance, que l'on éprouve face à un sujet qui éternellement tourne en rond, plus ou moins autour d'un pot, ou s'immobilise jusqu'à se figer devant une porte qu'il faudrait ouvrir, répète indéfiniment les mêmes erreurs et se fourvoie définitivement dans les mêmes impasses, est aussi... une tentative de remontée à la source de la première satisfaction dans les cas modérés... de la jouissance infantile extatique et traumatique dans les cas plus sévères, pour celui qui subit et/ou se soumet à cette compulsion de répétition. Pour lui, d'une certaine manière, pas de nouvelle (de nouveauté possible, synonyme de relations d'inconnu), bonne nouvelle ! et surtout il revit, *ne varietur*, une toujours toute première fois... dans une illusion consentie (un très hypothétique *ad-integrum*).

Plutôt que la vérité, qui n'est ni absolue ni intangible mais variable, ivre et fluante selon le courant qu'adopte le fleuve de la vie où se baigne le sujet, et ses possibles jetées dans la mer par une embouchure sous forme d'estuaire (tendance à la construction et à la synthèse) ou de delta (tendance à la déconstruction et à l'analyse), il recherche la paix d'un lac bien circonscrit, et parfois l'excuse de l'oubli de ce qu'il ne veut pas se remémorer, ou bien encore le plaisir mais au prix de la culpabilité ou de la honte. Autant de variété de narcissisme négatif à risque de néantisation.

Enfin, à refaire toujours les mêmes choses, il est certain (d'une certaine manière seulement) de ne jamais se tromper en se trompant toujours : « *On a tellement appris de nos erreurs qu'à présent on les réussit à la perfection* », écrit Jonathan Coe. Plus névrotique que le « *Essayer. Rater. Essayer encore. Rater encore. Rater mieux* » de Samuel Beckett¹.

Perfection géométrique du tourbillon de la vie de l'homme qui instinctivement tente de faire ricocher une pierre sur l'eau un maximum de fois et qui dessine dans l'eau bouillonnante des spirales où l'origine et la fin se confondent. Automobiliste bloqué à un rond-point (Raymond Devos) car toutes

les voies de bifurcation sont pour lui des sens interdits. Valise perdue dans la circulaire d'un aéroport sans espoir d'adoption. Astéroïde satellisé autour de la même lune, tournoyant dans une même révolution sans fin car sans désir. Fourmis besogneuses qui semblent être pilotées d'on ne sait où - peut-être mues par une mécanique interne - pour suivre obstinément la toujours même route, qui ploient sous la charge sisyphienne manifestement beaucoup trop énorme et lourde pour leur absence d'épaules, et qui lorsqu'elle leur échappe, toujours la reprennent et se remettent en ordre de marche. Quel ordre ? Pour elles... une répétition autant à la recherche de l'ordre, de l'immutabilité au service de la conservation de l'espèce qu'à la recherche de l'immuable vers la mort par incapacité adaptative, par absence d'innovation. La répétition vaut pour sécurité. N'en est-il pas de même pour beaucoup d'hommes par trop attachés si ce n'est aliénés à certains dispositifs ou procédures ou encore doctrines pour ne pas dire idéologie ou soumission-servitude volontaire par masochisme moral, ce qui les oblige à mener leur vie selon certains schèmes et schémas de pensée, qu'ils ne goûtent pas particulièrement, jusqu'à ce qu'une brutale désorganisation ne leur révèle la part morte d'entre eux même qu'ils portaient, et que leur imagination stimulée les incite à enfin oser... l'action.

Certes, mais quand ce n'est pas le plaisir qui est recherché... quand il s'agit d'abord et avant tout de remplir le même vide autour de son soi profond et ce quel qu'en soit le prix ? Pourquoi les pédophiles ont-ils été quasiment toujours abusés dans l'enfance ? Pourquoi le sujet maltraité dans l'enfance choisit-il si souvent pour compagnon de vie un sujet maltraitant ? Pourquoi les psychopathes répètent-ils toujours les mêmes erreurs comme s'ils cherchaient à (se faire) arrêter ? Pourquoi nombre d'orphelins vrais, de cœur ou d'âme, rencontrent-ils inmanquablement d'autres orphelins... pour faire des orphelins ? Pourquoi l'homme, la femme choisit-il si souvent, à chaque fois la même femme, le même homme que... et qui n'est pas forcément de son genre (qui est la « différence même ») ? Pourquoi donc toujours retourner au même restaurant, opter pour le même menu ordinaire avec son invariable plat du jour, plutôt que de choisir à la carte ? Le prix (?), la certitude de trouver à son goût ce que l'on a maintes fois testé ? La crainte du changement... du nouveau, de l'étranger, de l'impur ? Sûrement ! Mais aussi peut être la sourde espérance qu'il n'y a pas de répétition absolue, et la vérification d'une surprise que cet ordinaire puisse un jour enfin nous surprendre et se révéler aussi extraordinaire que ce que l'on attendait de lui au départ... en l'idéalisant ! « *C'est comme la plupart des gens qui passent leur vie à attendre le bonheur comme on attend un héritage, quelque chose qui leur est dû* » disait Henri Laborit, l'auteur de *L'éloge de la fuite*.

Mais quand donc tout cela a-t-il commencé à se répéter. Pour Henri Michaux² : « *En quelle période plus que dans l'enfance est ressenti le circulaire, ce qui fait le tour, comprend départ et retour, risque et joie du départ, besoin de retour ensuite. Et vient l'ivresse, de toute la plus naturelle, l'ivresse de la répétition, la première des drogues retour ; retour ; retour à n'en plus finir* ». On entend ici la ritournelle chère à Gilles Deleuze... le refrain qui tente à la fois de retrouver le cadre du chant maternel et de s'en échapper... en y adjoignant à chaque reprise une infime modulation... entre l'éternel retour et le besoin de solitude, besoin de fredonner la nostalgie du passé et d'en sortir.

Pour Donald Winnicott (*La crainte de l'effondrement*), la trace d'un non advenu dans la relation avec ses objets premiers crée les conditions d'une nostalgie de ce qui n'a pas eu l'heur ou lieu... d'être (sauf le lieu), et oblige le sujet à répéter en acte les mêmes expériences traumatiques, la première n'ayant pas été intégrée (« le traumatisme perdu » de René Roussillon) et *a fortiori* métabolisée et élaborée, en espérant et craignant tout à la fois que quelque chose change dans le rapport de force qu'il entretient avec son bourreau ou qu'une réponse soit enfin rapportée à son attente dans le vide. Cette épreuve (agonie primitive, expérience de mort psychique) « *ne peut se mettre au passé si le moi n'a pu d'abord la recueillir dans l'expérience temporelle de son propre présent (...) le patient*

doit continuer de chercher le détail du passé qui n'a pas encore été éprouvé. Il le cherche dans le futur, telle est l'allure que prend sa quête³ ». Une magnifique illustration de ce troublant paradoxe est la scène finale du film de Chris Marker, *La Jetée*. « L'histoire d'un homme marqué par une *image d'enfance* » qui parvient fantastiquement à y revenir « (...) une fois sur la *grande jetée* d'Orly, dans ce chaud dimanche *d'avant guerre* où il allait pouvoir *demeurer* (...) il chercha d'abord le visage d'une femme, au bout de la jetée, il courut vers elle... il comprit qu'on ne s'évadait pas du *temps* et que cet instant qu'il lui avait été donné de voir enfant, et qui n'avait pas cessé de l'obséder, c'était celui de sa propre *mort*. » Quelques mots indiqués en italique par nous et « *no comment...* » si ce n'est qu'une jetée est un « pont déçu »..., un pont qui ne se jette sur rien.

André Green⁴ trouve les mots justes : « *La répétition, c'est une manière de revenir sur les traces des expériences afin de se servir de la façon dont elles se re-présentent dans l'espoir de pouvoir en faire quelque chose d'autre que ce qu'elles convoient. (...)* » *la compulsion de répétition crie vers l'objet absent (...). Ce qui se reproduit c'est l'acte de survie d'où le sujet sort définitivement mutilé (...)* *cependant prêt à renouveler indifféremment cette mutilation. Répétition qui seule permet de sauvegarder et perpétuer sa cause, à savoir la faillite de l'environnement maternel dans l'enfance.* » « *Et c'est toujours l'enseveli vivant, et c'est toujours le tabernacle brisé (...)* le nerf pincé au fond du cœur qui se souvient » poursuivrait Henri Michaux. « *La répétition c'est la "pré-occupation" de l'absence.* » concluerait Pierre Fédida. La compulsion de répétition, à l'inverse du jeu, c'est répéter toujours le même coup en tentant de gratter un peu de terrain... projeter, toujours projeter en avant ou en arrière dans le toujours même désert, la même zone muette... plutôt que à côté dans une zone intermédiaire, une aire transitionnelle. « A moi il ne m'est rien arrivé dit-elle... et à lui ?... ce qu'il lui arrive toujours »⁵.

Il y a donc, dans un « *au-delà du principe de plaisir* », une part non métabolisée qui s'inscrit dans le fantasme et se répète inconsciemment tant qu'elle n'est pas reconnue et intégrée. Pulsions de destruction active dit André Green et non simple mécanique d'invagination de ce qui ne vit plus. La souffrance perdure tant (qu'élevée au rang d'idéal relationnel... *à défaut*) elle sert à rester uni fut-ce dans une détresse commune... mais aussi bien sûr à éprouver sadiquement l'autre et ce éternellement... uni vers l'uni. Mais si cette dimension sadique, la peur puis la haine érotisée, s'épuise et que l'objet disparaît dans cet épuisement (l'attente épuisant l'espérance), la compulsion se mécanicise et tourne à vide. La nécessité, la contingence, l'*anankè* mais aussi parfois le hasard qui attachent quelqu'un à une roue de vie fixe (qui devient *sa* roue qui devient *la* roue) dont il ne peut se détacher. La répétition jusqu'à l'addiction est « préférée » (complaisance - jouissance de soumission) ou s'impose au sujet si une sensibilité-vulnérabilité à la séparation d'avec ses objets et son environnement se conjugue avec une réponse comportementale (d'agrippement, de resaisie...) plutôt que par une réaction dépressive qui maintiendrait (dans la douleur) une capacité de représentation... on connaît mieux l'objet dans la douleur ou la haine (du fait d'un léger décalage) que dans l'amour ou le plaisir (trop confusionnant).

Ainsi dans la compulsivité du névrosé obsessionnel, le rituel survit à ce qu'il était censé commémorer et montrer symptomatiquement (y compris la sacralité de la commémoration, c'est dire à quel point il ne lâche pas), mais porteur de la mémoire de... il finit par faire comme le mort... c'est-à-dire devenir (redevenir) forme vide... en attente d'un psy suffisamment méticuleux pour en faire l'exégèse, pour que la relation à l'autre soit liée à l'affect et au sens plutôt qu'à l'économie. Soumis au réel de la compulsion de répétition, à un ordre ou à un désordre qui se répète intangible et immuable, avec pour bruit de fond l'écho du vide dans l'aliénation, la possibilité qu'elle puisse être source de créativité s'amenuise : l'être humain construit son identité, non tant dans la répétition aveugle (inconsciente) de ce qui l'a plus ou moins déterminé dans l'enfance, qu'à partir de ses expériences de rencontres d'inconnu avec l'altérité... lors de faits qui font enfin événement, suffisamment forts (même densité pulsionnelle) pour contrer l'évènement de la répétition,

d'événements désirants et en particulier l'événement qu'est l'amour.

Arrivé encore et toujours au bord du gouffre, le besoin impérieux de secréter un fil de pensée sur lequel tenir pour éviter la chute sans fin, un jour s'impose. Souvent grâce à l'aide d'un auxiliaire psychique, un assistant à la narrativité, un médium malléable.

Il y a donc des rendez-vous qu'il faudrait réussir à ne jamais manquer. Celui avec l'analyste en est un, qui peut dénouer l'écheveau de quelqu'un qui toujours « fait sa même pelote », lui révélant sans cesse beaucoup plus ces lignes de suite qu'elle ne lui dévoile une ligne de fuite... qu'il se refusait à voir. Libre à lui alors de tirer les fils qui dépassent, ou de continuer à suivre les fascinantes courbes serpentine de sa propre spirale qui jamais ne bifurquent. Libre à lui de rejoindre dans l'Hadès les ombres des morts qui répètent infiniment le même acte qui n'est jamais ni volontaire, ni adressé affectivement à quelqu'un : Ixion fait tourner sa roue ; les Danaïdes versent toujours et encore de l'eau dans le toujours même tonneau à jamais sans fond. « Quand l'histoire se répète, c'est toujours une farce » disait Marx.

Notes

1. Samuel Beckett : « Ever Tried ? Ever failed ? Try again. Fail again. Fail better in *Cap au pire*, Ed de minuit. 2001.
2. Henri Michaux, *Les commencements*, Fata Morgana, 2000.
3. Winnicott Donald, *La crainte de l'effondrement*, Payot, 1994.
4. Green A., *Le temps éclaté*, p. 120, Editions de Minuit, 2001.
5. Léon Tolstoï, *La Sonate à Kreutzer*, Livre de Poche, 1964.